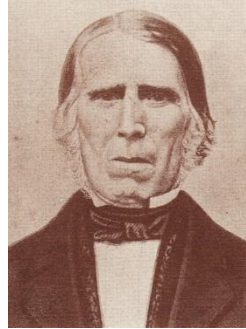


## PAYAN, LOUIS, père (1789-1855) et fils (1835-1908)

Payan, Louis, père, cordonnier à Mens (Isère) et agriculteur à Roxton Pond (Québec), né à La Croix de la Pigne (Isère), décédé à Roxton Pond le 10 mai 1865. Inhumé au cimetière de Bérée.



Nous ne connaissons pas de photo de Louis Payan, fils

Payan, Louis, fils, agriculteur, ébéniste, fabricant de meubles, de carrioles, mécanicien, né le 27 septembre 1835, décédé à Waterloo, Québec, le 13 décembre 1908. Inhumé au cimetière méthodiste de Waterloo.

Louis Payan père  
v 1854  
dans *Eugénie*, p. 86

L'histoire de Louis Payan, père, est intimement liée à ses débuts à celle de Thomas Charbonnel qui deviendra son gendre et entraînera deux de ses fils puis toute la famille au Canada. (On se reportera à la biographie de Charbonnel pour plus de détails.)

### Louis Payan, père (1789-1855)

Richard-Thomas Charbonnel était né dans une famille catholique aisée d'un tout petit village des Hautes-Alpes (sud-est de la France) le 2 novembre 1826. Il se destinait à la prêtrise, mais il s'était converti au protestantisme à dix-sept ans (1843) en lisant les Saintes Écritures. Il avait déjà fait des études et, sur le conseil d'amis protestants, il s'engagea presque immédiatement dans l'œuvre à titre de colporteur-évangéliste. Le pasteur Napoléon Roussel, actif à Paris, lui conseilla de passer par l'école de Mens qui formait des régents (instituteurs) dans des perspectives missionnaires et préparait aussi ses étudiants pour l'évangélisation. C'est avec conviction et enthousiasme que Thomas se destinait à être ministre du culte méthodiste<sup>1</sup>.

Au cours de son séjour dans la ville, il rencontra Julie-Sophie Payan, l'aînée de la famille protestante de Louis, un ancien soldat de Napoléon. Elle l'épousa en 1851. Julie-Sophie s'était convertie à seize ans et avait alors adhéré personnellement à l'évangile dans les perspectives du Réveil. Elle accepta de partir pour le Canada avec son époux, bien que ce soit pour elle et sa famille une séparation douloureuse. La mère de Thomas, veuve, les rejoignit à Grenoble voulant partir avec eux; elle aussi était passée au protestantisme à la suite de la fréquentation de son fils et des textes bibliques. Après un long voyage, ils arrivèrent à New York puis se rendirent à Saint-Blaise-sur-Richelieu où on pouvait les accueillir.

L'American and Foreign Christian Union parrainait de nombreux missionnaires à travers le monde et soutenait la Mission de Grande-Ligne à laquelle elle les avait recommandés. C'est ainsi que Thomas Charbonnel passa plus d'un an à enseigner à l'école, vraisemblablement dès octobre 1851, et à faire du colportage dans les environs. Il se donnait avec cœur à cette nouvelle œuvre tandis que son épouse écrivait à sa famille

<sup>1</sup> Nous exploitons les notes et indications que donne Eugénie Payan dans *Le livre d'Eugénie*, p. 21-47., sur sa famille et ses sœurs Julie et Lydie, épouses successives de Thomas Charbonnel. Sur l'école de Mens, voir notre livre sur *Joseph Vessot*, p. 80-93.

qu'elle souffrait de son éloignement. Les méthodistes américains acceptèrent de le consacrer en 1853, mais les méthodistes canadiens le réclamèrent pour soutenir la minuscule communauté de Bérée (près de Roxton Pond) au Canada-Est où se trouvait une école qui servait aussi de lieu de culte<sup>2</sup>. Lui-même demeurait à quelques kilomètres de là sur une ferme qu'il avait louée à Roxton-Sud. C'est à cet endroit que va naître son fils unique, Abraham-Brinkerhoof Charbonnel, le 14 mai 1853.

Une épidémie de choléra qui sévissait un peu partout dans le pays emporta son épouse le 3 août et, une semaine plus tard, sa propre mère âgée de 46 ans (née donc en 1807). Dans ces circonstances, c'est une voisine qui prendra en charge leur petit Abraham, le pasteur ne pouvant s'en occuper à cause de ses déplacements multiples, son champ d'action étant considérable comme souvent chez les méthodistes.

L'année suivante, les deux frères de feu Julie-Sophie, Louis (fils) et Paul-Frédéric, décidèrent eux aussi de tenter leur chance en Amérique et passèrent par Roxton pour apprendre ces tristes nouvelles. Ce seront eux qui, dans leurs lettres, inviteront leurs parents et leurs sœurs à venir les rejoindre car ils faisaient valoir que le pays offrait des perspectives d'avenir intéressantes pour la jeunesse. Pendant ce temps, la future épouse Charbonnel, Lydie-Élise, qui avait maintenant vingt ans, était passée en Angleterre et enseignait dans un collège religieux pour jeunes filles. Contrairement aux autres membres de sa famille, elle avait l'avantage de bien connaître l'anglais.



Médaille de Sainte-Hélène  
instituée par S. M. Napoléon III  
Napoléon I<sup>er</sup>

A ses Compagnons de gloire. La dernière pensée!  
Sainte-Hélène, 5 Mai 1821.

Le Grand Chancelier de l'Ordre Impérial de la  
Légion d'Honneur certifie que  
Monsieur Payan, Louis, un Français du Canada,  
ayant servi durant la période de 1792 à 1815,  
a reçu la Médaille de S<sup>te</sup>-Hélène.

Signature variable  
selon les certificats (ici cela semble Chasset).

Inscrit à la Grande Chancellerie N<sup>o</sup> 21.

Reproduit dans *Le livre d'Eugénie*, p. 110.

Son père, Louis Payan, était un cordonnier bien installé à Mens (Isère). Il était né à une quinzaine de kilomètres de là à La Croix de la Pigné, commune de Pellafol (Isère également), en 1789 et y avait grandi. Il avait été soldat dans les armées de Napoléon (dans les années 1808-1814 sans doute). Louis recevra plus tard une médaille décernée par Napoléon III alors qu'il était au Canada (donc vers 1855 au plus tôt)<sup>3</sup>. Louis père avait d'abord épousé Elisabeth Francou (1795-1827) dont il eut trois enfants morts en bas âge (Louis, 1823-1826), Marie-Louise (1826-1827) et sa jumelle Marie-Elisabeth (1826-

<sup>2</sup> Les méthodistes créeront leur propre société missionnaire en 1854 et mettront en place leurs quatre premières stations dans les années qui suivent, trois d'entre elles étant près de la frontière américaine (Saint-Armand, Stanstead et Durham), Roxton Pond (Bérée) étant l'exception.

<sup>3</sup> On peut avoir en ligne d'autres renseignements sur l'attribution de cette médaille.

1827). Un an après la mort de sa première femme, il avait convolé avec Sophie-Suzanne Béranger (1801-1885), douze ans plus jeune que lui et originaire de Mens, et ils avaient eu huit enfants, les premiers entre 1829 et 1835 à La Croix et les autres à Mens à partir de 1837, deux garçons (Louis, 1835 et Paul-Frédéric, 1840) et six filles (Julie-Sophie, 1829, Lydie-Elisa, 1834, Marie, 1837, Pauline, 1842, Eugénie, 1844, Aline, 1849). Le cordonnier dans cette ère pré-industrielle fabriquait les chaussures sur mesure<sup>4</sup>. Il avait de quoi s'occuper à Mens qui comptait plus de 2000 habitants en 1840 et il avait acquis une excellente réputation tout au long de sa vie. En 1854, il avait 65 ans et pouvait penser à la retraite.

Pour soutenir l'action missionnaire du mari d'une de ses filles, très religieux, il avait accepté de suivre le couple au Canada avec sa propre famille. On liquida l'affaire et on vendit les meubles. Parents et amis vinrent nombreux leur dire au revoir. C'est ainsi que les cinq filles avec leur père et mère s'embarquèrent au Havre en 1855 et se rendirent ensuite par bateau à New York et Albany. De là, à Saint-Jean-sur-Richelieu et par train jusqu'à Roxton-Sud, à la ferme de Thomas Charbonnel.

Partir d'une campagne française bien habitée et civilisée dans l'Isère pour se retrouver en terre de colonisation dans les Cantons-de-l'Est a été vécu comme une dure épreuve une fois sur place et, finalement, une expérience assez décevante pour l'ensemble de la famille. Pourtant ses membres se firent à leur sort. Les parents aidèrent le couple du mieux qu'ils purent, le petit Abraham ayant retrouvé son père et sa famille élargie. Lydie-Élise (13 juillet 1834-14 mars 1910), qui avait eu l'occasion de bien connaître Thomas avant son départ, finit par l'épouser dans son nouveau pays, à l'été de 1855 probablement, prenant la place de sa sœur disparue. Ils auront sept enfants. L'Église méthodiste l'admet officiellement comme pasteur au cours de son séjour américain en 1856. Le couple garde son pied à terre à Roxton, mais Thomas s'absentera pour de bons moments à partir de 1857, devant faire naître ou se développer diverses communautés dans la région. C'était pourtant l'année même où le village devenait un centre évangélique plus organisé<sup>5</sup>.

Pour leur part, la famille de Louis Payan quitte assez rapidement Thomas pour se loger dans une petite maison louée bien à elle. Ils habitent Sainte-Cécile-de-Milton dans le 4<sup>e</sup> Rang (lot n<sup>o</sup> 1). Ce lot est en fait tout proche de Roxton-Sud à quelques kilomètres à peine. Or, le 31 décembre 1859, ils échangent avec Basile Blanchard dit Rainault leur terrain contre un autre situé dans le 2<sup>e</sup> rang (lot n<sup>o</sup> 1) de Milton (dans le village même de Roxton Pond) moyennant de leur part un paiement supplémentaire de 500\$. C'est donc là qu'ils s'établissent pour quelques années. Ils habiteront dans une maison en bois, avec hangar, grange, écurie, boutique de forge outillée, d'autres bâtiments encore et finalement un puits. On sait par ailleurs que le lot comporte un moulin à scie actionné par la force de

---

4 Nous avons longuement expliqué le travail du cordonnier à cette époque dans *Joseph Vessot*, p. 54-62.

5 C'est le nouveau colporteur François Pépin qui prend en charge la communauté. Érection de la première église méthodiste francophone en 1857 pour la somme de 800\$ (=15 000). L'église en bois sera détruite dans un incendie criminel le 31 octobre 1858, laissant la communauté sans pasteur et un peu désespérée. Elle sera réanimée en 1861, et pour un temps, baptistes et méthodistes partageront la nouvelle église en pierre qui sera inaugurée cette même année.

l'eau, vraisemblablement sur la rivière Mawcook. « La nouvelle maison nous enchantait, nous dit Eugénie, avec ses trois rangées d'érables et un pont étroit par-dessus la rivière. Le moulin à grains et la scierie se trouvaient tout près. D'un côté il y avait un petit atelier inutilisé, dans lequel nous pensions faire une belle maison pour y jouer les jours de tempête. Toutes les craintes que nous avions venaient du fait que notre proche voisin était un catholique » (p. 57)<sup>6</sup>.

Le recensement de 1861 nous le confirme. Il s'agit cependant d'une ferme bien modeste de huit acres dont une seule est en culture, le reste en pâturage, un demi-arpent de pommes de terre, typique ainsi que pour le reste de la ferme de subsistance. Comme le signale Eugénie, on exploite les érables dans de grandes bouilloires d'abord et avant tout pour en tirer du sucre (1100 lbs!), on note encore 20 verges de flanelle, 1 cheval, 3 poulains, deux vaches, 80 lbs de beurre, 1 carriole et on a pour 4\$ de légumes au jardin. Le recensement nous apprend que le moulin à scie sur les lieux a traité pour 300\$ de marchandises.

On voit alors que les Charbonnel habitent encore avec eux. Leurs voisins sont les Allen dont une certaine Marie qui reviendra plus tard dans la vie de Louis. Notons que Paul-Frédéric leur rend visite et fait les foins avec eux. Il apprenait le tannage de peaux à Roxton Falls où plusieurs tanneries étaient en activité (voir sa biographie). Lui aussi reviendra plus tard dans la vie de Louis.

Nous savons par d'autres sources qu'il y avait rattaché au moulin à scie une petite manufacture de meubles mise sur pied par Louis, fils, dont le recensement de 1861 ne fait pas état malheureusement. Ce sera sa spécialité par la suite comme nous le verrons. Par contre, un acte (n° 7691 du registre foncier du canton de Milton) nous apprend que le 9 juillet 1862, Louis et Paul Payan ont acquis de leur père la ferme et ses installations et en sont donc les propriétaires. Louis est ébéniste selon cet acte et semble bien engagé dans la fabrication de meubles.

La famille très religieuse fréquente régulièrement le culte. Un incendie criminel avait détruit l'église méthodiste du lieu et, en 1861, méthodistes et baptistes avaient décidé de s'unir pour construire l'église de pierre de Roxton Pond qui existe toujours et de s'en servir à tour de rôle. Mais après quelques années, l'alliance n'a pas duré et les méthodistes ont bâti leur propre lieu de culte, plus modeste. Eugénie met en évidence la piété de son père et sa confiance en Dieu. Si la communauté ne se rassemblait pas, il lisait pour la famille des passages d'un livre de sermons qu'il avait apporté de France. Le dimanche se terminait toujours par des actions de grâce et des prières.

Eugénie, 18 ans, et Pauline, 16 ans, sont envoyées à l'Institut de Pointe-aux-Trembles où elles font une expérience particulière en compagnie d'une condisciple convertie avec laquelle elles participent à un cercle de prières qui les marquera<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Ce sont les Cole qui leur étaient hostiles au départ parce qu'ils étaient protestants, mais ils finirent par les amadouer comme on le verra.

<sup>7</sup> Voir *Le livre d'Eugénie*, p. 69 repris dans *Des loups dans la Bergerie*, p. 125.

Puis la nomination de Thomas à Magog de 1861 à 1865 obligea son épouse (Lydie-Elise) et ses enfants à se séparer des Payan. Marie épouse la même année 1861 un immigré français aussi, Isidore Héribel (Lisieux, 1827-Saint-Hyacinthe, 1883). Le mariage a lieu dans leur salle de séjour puis le couple part pour Saint-Hyacinthe, Isidore étant rattaché à la tannerie Duclos et Payan (voir les biographies des propriétaires et l'historique de cette manufacture).

Eugénie, des années plus tard, donne ainsi l'image de son père Louis. « C'était un homme d'une douceur de caractère inhabituelle, car sa vie avait été soumise au respect de Dieu et vouée à la gentillesse pour autrui. Je l'avais entendu dire à mes frères, qu'ils pourraient retourner à Mens, personne ne pourrait leur dire qu'il ait jamais trompé qui que ce soit, ni laissé de dettes impayées car sa réputation était sans tache » (p. 85). Il ne fut malade que quelques jours et mourut le 10 mai 1865. Leur voisin Cole « qui avait veillé Papa durant sa maladie a dit qu'il n'avait jamais pensé qu'un homme pouvait mourir heureux et parler comme il l'avait fait, sans un prêtre, car il priait Dieu lui-même, directement, sans l'intercession de la Vierge et des Saints » (*Eugénie*, p. 87). Elle ajoute : « Nous l'avons fait enterrer à côté de Julie dans l'espoir sacré d'une résurrection de la mort, lorsque cet état mortel sera vaincu et la mort engloutie par la victoire ». On trouve en effet au cimetière de Bérée sa tombe avec l'inscription « Ci-gît L. Payan né à Mens (Isère) France décédé le 10 mai 1865 âgé de 76 ans » même si le lieu de sa naissance est une simplification.

\* \* \*

---

### Louis Payan, fils (1835-1908)

À la mort du père, les enfants ont entre 31 et 16 ans. Comme on l'a vu, Lydie-Élise (de 1834), épouse Charbonnel, est à Magog, Marie (1837), épouse Héribel, est à Saint-Hyacinthe, Paul-Frédéric (1840) est tanneur au même endroit. Aline suit probablement sa mère qui va demeurer avec Marie à Saint-Hyacinthe, tandis que Pauline et Eugénie partent aux États-Unis. L'acte de vente (n° 9707) du 6 décembre 1865 nous permet de faire le point sur la situation. Les Payan ont loué la maison à Michael Mahedy qui utilise également l'atelier adjacent. On voit que Louis habite déjà Waterloo (à 25 km au sud) et y est fabricant de meubles. Ils vendent une maison, une grange et un atelier d'ébénisterie (cabinet shop) avec la roue à eau, ses rouages et les droits qui y sont rattachés. Sem Dalpé transformera les lieux pour la convertir en fabrique de rabots et de varlopes en bois (avec lame métallique) (voir sa biographie et l'histoire de la Stanley Tools)



Emplacement de la manufacture d'outils de Sem Dalpé en 1888 (croquis de Johanne Rochon, 1989)<sup>8</sup>.

Peut-être dès son arrivée en 1865, Louis Payan rachète la manufacture de meubles de Leander Lawrence et ouvre un magasin sous la raison sociale L. Payan & Co., illustrée dans *Waterloo, 125 ans d'histoire*<sup>9</sup> dont nous reprenons par ailleurs les informations.

Indication que son commerce est déjà bien implanté, le 16 avril 1867, il fait paraître dans le *Waterloo Advertiser* une annonce qui dit ce qu'il offre. Il ne s'agit pas de meubles en bois artisanaux, mais de meubles rembourrés et de vaisseliers travaillés. Il donne la liste suivante que nous traduisons : ensembles de salon, chambre à coucher, salle à manger, canapés, étagères, tables centrales, tables courantes, montants de lit, berceaux, lits d'enfant, chaises, tout ce qu'on veut. « Come and see it<sup>10</sup> ».

FURNITURE,  
FURNITURE—FURNITURE,  
AT  
L. Payan & Co.,  
WATERLOO,  
C. E.

**N**EW—Just ready a very large assortment.  
Parlor Suits, Bedroom Suits, Dining-room Suits, Sofas, Lounges, Whatnots, Centre Tables; Common Tables, Bedsteads; Cribs, Cradles, Chairs. Everything.

☞ Come and see it.  
April 16, 1867.

(*Waterloo Advertiser*)

<sup>8</sup> Johanne Rochon de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, en se basant sur le Cadastre de 1888, les recensements de 1881 et 1891 et le Directory de 1888-1889. Nous rendons hommage à son érudition qui nous a guidé tout au long de nos recherches.

<sup>9</sup> Mario Gendron et Richard Racine, *Waterloo, 125 ans d'histoire*, Granby, Société d'histoire de Shefford (devenue Société d'histoire de la Haute-Yamaska), 1992, p. 24-25.

<sup>10</sup> Reproduit dans *Waterloo*, p. 25,



Le tableau 3 du recensement de 1871<sup>11</sup> nous donne un aperçu de ses installations. Un capital fixe de 1500\$, flottant de 1000, qui emploie à l'année six ouvriers adultes qu'il paie 1500\$ pour produire « des meubles de toutes sortes » d'une valeur de 3000\$. Il ne s'agit pas seulement de vente, mais de fabrication dans certains cas. Le recensement donne sa situation juste avant son association à Wallace dont nous parlons plus loin.



Le 3 juin 1869, il épouse dans l'église anglicane de Waterloo, Mary E. Allan (22 sept. 1843-13 avril 1887). Il s'allie ainsi avec une des familles les plus importantes du village. Charles Allen et Daniel Taylor ont mis sur pied en 1835 la Waterloo Iron Works, la seule fonderie d'envergure de l'histoire de la Haute-Yamaska. La Allan Tylor & Co., marchands généraux, en sont les propriétaires. C'est dire que, depuis plus de trente ans, ils ont marqué l'histoire de ce village. Charles Allen signe comme témoin au mariage de sa fille ainsi que George H. Allen, eux qui sont les principaux dirigeants de l'aciérie<sup>12</sup>. Louis entre donc de plain-pied dans la bourgeoisie locale.

Comme ses parents à Saint-Hyacinthe, il s'intéresse aux questions municipales et ses concitoyens l'élisent volontiers au conseil de la ville de Waterloo, selon *L'Aurore*, mais nous n'avons pas retrouvé en quelles années.

De la fabrication et de la vente de meubles, il passe peu après à celui de la fabrication de voitures et il a les moyens pour le faire. Reprenons ici un passage très éclairant de l'historique de *Waterloo* :

« L'état déplorable des chemins, qui limite de beaucoup la durée de vie d'une voiture ou d'un chariot, et l'accroissement rapide de la population après 1861 vont également activer la fabrication de véhicules et d'équipements reliés à l'utilisation du cheval. [...] La première entreprise de Waterloo à se consacrer à la fabrication de voitures est celles de O. R. Foss, établie vers 1855. [...] Elle] emploie cinq travailleurs en 1860, utilise la force motrice d'un cheval et produit pour 6000\$ de voitures et de meubles. John Wallace se porte acquéreur de l'entreprise en avril 1870. Il engage alors trois travailleurs supplémentaires et il entreprend d'augmenter la production dont la valeur annuelle passe à 3 560\$. Il améliore également la qualité de ses voitures d'hiver et d'été et les plus dispendieuses sont maintenant faites de bois de noyer et de chêne importé du Massachussets.

Mais cette industrie ne débute sa production sur une large échelle que lorsque Wallace s'associe en octobre 1871 à Louis Payan, fabricant de meubles de Waterloo pour lequel six employés travaillent déjà. Les entrepreneurs acquièrent un moteur à vapeur de 30 chevaux, d'où sa nouvelle raison sociale de « Waterloo Steam Carriage Factory », diversifient la production et embauchent désormais vingt hommes hautement qualifiés. Ces charrons, menuisiers, peintres, forgerons, etc. obtiennent d'ailleurs des salaires 30% supérieurs à ceux qu'on verse, par exemple, à la tannerie Shaw. »

11 Établissements publics, propriétés immobilières et mobilières.

12 Mario Gendron a aussi fait l'historique de cette compagnie dans le site de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska : <http://www.shhy.info/industrie/waterloo-iron-works-1835-1920>, on s'y reportera.

« Alors que précédemment la compagnie n'offrait qu'un nombre limité de modèles, elle propose en 1873 une gamme complète de voitures d'été avec ou sans toiture, à un ou deux sièges, des « express », des « sleighs », des chariots de ferme simple ou double, etc. Manifestement, on répondait ainsi aux besoins d'un marché local en pleine évolution »

**Waterloo Steam Carriage Factory**  
WALLACE & PAYAN, Proprietors.

---

We have now ready the best lot of

**S L E I G H S**

Ever Manufactured in the Dominion.

**DOORS and SASH** kept on hand or Made to Order, in the Best Style and Workmanship.

Sawing, Planing, & Turning, done at any time of the day.  
Repairing, Painting, Trimming, and Jobbing in the Carriage line carefully attended to.

Also, Coffins and Coffin Trimmings.--Funerals attended to with Hearse.

Our conveniences for Manufacturing, on account of Good Steam Power and Machinery, are such that we can and will sell as Cheap as any other shop in the District.

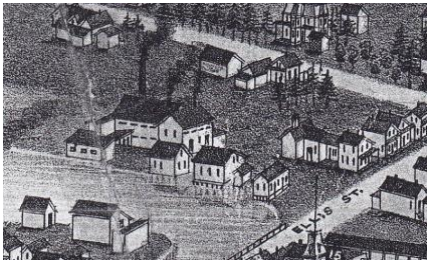
Waterloo, Dec. 1, 1874.WALLACE & PAYAN.

La publicité de la compagnie le 1<sup>er</sup> décembre 1874 dans le *Waterloo Advertiser*, reproduite ci-contre nous permet de voir tout ce qu'on offre. De plus, comme l'atelier de fabrication et de réparation jouxte un moulin à scie qui permet de scier, corroyer et ouvrager à la journée longue, on peut faire aussi à peu près n'importe quoi en bois, portes et châssis, tout aussi bien que des cercueils, qu'on apprête au goût du client et on est prêt même à lui fournir un corbillard au besoin.

L'activité de cette compagnie est donc très large, mais elle ne dure telle quelle que pendant six ans.

« En 1877, Wallace et Payan rompent leur association, effet sans doute du ralentissement de la production occasionné par la crise de 1876, et c'est John Wallace qui poursuivra l'entreprise pendant de nombreuses années » (p. 25)

Nous ne savons pas comment Louis Payan se retourne, mais on s'en doute un peu. Il va travailler comme mécanicien pour la Allen, Taylor & Co. Le recensement de 1881 nous le situe dans le ménage de son beau-père Charles présenté modestement comme mécanicien lui aussi. On apprend en passant que cette famille est à l'origine venue des États-Unis, qu'elle est universaliste sauf pour Louis qui est presbytérien<sup>13</sup>. La situation semble se maintenir pour quelque temps, mais nous n'en avons pas confirmation d'autant plus que le recensement de 1891 l'a oublié, semble-t-il. Entre-temps, il a perdu sa mère en avril 1885 et sa première épouse, Mary Allen, en avril 1887 alors qu'elle n'avait que 44 ans; elle enterrée au cimetière de l'endroit.



Les installations Payan, rue Ellis, à Waterloo près de la rivière, sans que nous ayons pu déterminer ce qui lui restait encore en 1881. (*Bird's Eye View of Waterloo*, 1881, Artist : H. Wellge, Editeur : J. J. Stoner, Missouri, Wisconsin – 1881) (disponible en ligne).

13 On y trouve aussi dans le même ménage Daniel L., commis, (selon les données du cimetière de Waterloo, il est né le 3 mai 1839 et décédé le 30 mai 1925 alors que son épouse Alice J. Clark est née le 13 mars 1854 et décédée le 11 mai 1938).



Notre repère suivant le place à Saint-Hyacinthe et là encore, la famille a pu jouer un certain rôle. On se rappelle que Marie Payan avait épousé Isidore Héribel, ce dernier particulièrement en lien avec la tannerie Duclos et Payan où travaille aussi Paul-Frédéric Payan, son frère, (époux d'Olympe Duclos, la sœur du pasteur Rieul-Prisque Duclos). Veuf, Louis Payan y avait vraisemblablement trouvé de l'emploi car, au moment de ses secondes noces, le 9 décembre 1893 avec Mary E. Richard, veuve Alexander<sup>14</sup> (6 décembre 1862 – 1916), qui n'a que 31 ans alors que lui en a 58, on le qualifie de « foreman in factory ». Le mariage a eu lieu aux États-Unis, à Newport au Vermont parce que bon nombre des membres de la famille Richard y habitent. Nous ne savons pas combien de temps dure cet emploi, quelques années au moins selon *L'Aurore*.

Louis Payan a 65 ans en 1900 et il a dû considérer qu'il pouvait se retirer des affaires. En effet, au recensement de 1901, bien qu'il donne encore comme profession « fabricant de carrosses », il précise qu'il est à la retraite. Il y est accompagné de sa fille Laura (8 mars 1882 -17 novembre 1962), née de son première mariage, et de sa belle-mère, Mary McWeeham (27 février 1826-1916) qui avait épousé Andrew Alexander le 10 avril 1849 avec lequel elle avait eu de nombreux enfants. Après plusieurs mois d'une santé défaillante, Louis Payan va mourir à Waterloo, près des membres de la famille de sa première épouse, le 13 décembre 1908 et sera enterré avec eux; même sa deuxième épouse le sera à ses côtés au cimetière à son décès en 1916, comme en témoigne la stèle Allen.

Dans sa notice nécrologique, *L'Aurore* lui rend ainsi hommage. « M. Payan, dans toutes ses relations commerciales, sociales ou autres, a mérité le nom d'un homme probe, honnête et droit. Sa parole valait de l'or. [...] Sous des dehors plutôt austères, il cachait une âme bonne et tendre; le connaître, c'était l'aimer. Retiré, un peu timide, il ne désirait pas les honneurs [...]. Louis Payan, en nous quittant a laissé la mémoire d'un homme d'honneur; estimé de tous, bon époux, bon citoyen, bon père; le parfum de sa vie nous suivra longtemps. Le sentier du juste est comme la lumière. » Un grand nombre de parents et d'amis, notamment les Payan, Duclos et Héribel de Saint-Hyacinthe, étaient à ses funérailles conduites par le pasteur méthodiste de Waterloo, le révérend J. W. Davidson.

10 septembre 2015

Jean-Louis Lalonde

---

<sup>14</sup> Il existe un lien particulier entre les enfants du colporteur Emmanuel Richard et Dorothee Sandreuter, tous deux venus d'Orbe en Suisse au Canada-Est (voir sa biographie dans *Belle-Rivière*, p. 577-581 ou en ligne). Jules (v 1840) épouse v 1874 Rébecca Alexander de Mascouche, Edmond (v 1841) épouse vers 1876 Annie Alexander du même endroit. Ce que nous retenons ici c'est que la famille s'est établie à Newport VT en 1877 et que les parents ainsi que Charles, Jules et son épouse, Théophile, Edmond y sont décédés. Voir aussi « Nécrologies – M. Edmond Richard », *L'Aurore*, 12 septembre 1930, p. 5-6.

## Sources

Audior, « M. Louis Payan », *L'Aurore*, 25 décembre 1908, (notice nécrologique).

\*\*\*, « Nécrologies – M. Edmond Richard », *L'Aurore*, 12 septembre 1930, p. 5-6.

*L'Aurore*, sur Paul-Frédéric de Duclos et Payan, 7\11\1919(3 notice nécrologique), 19\11\1920(7), sur la famille, 21\1\1910(5), 25\3\1910(8), 24\6\1910(9), 1931\10\1919(5), 9\7\1920(9) 19\11\1920(7) , 13\1\1939(6), 15\12\50(6) (Paul F. Payan, fils).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, p. 747, 891-96, 901-02, 904, 907-13 (sur les liens familiaux, Duclos, Moseley, Fee, notamment), annexe 24, p. 7 et annexe 36,